

## **Le Saint-Laurent.**

Les premiers explorateurs du Canada ne se doutaient pas qu'en laissant Terre-Neuve sur leur droite pour s'engager dans le golfe qui s'ouvrait profondément devant eux, ils découvrirait un fleuve aussi majestueux. Jacques Cartier et, plus tard, Samuel de Champlain, qui fonda la ville de Québec, se frayèrent un chemin au milieu d'un dédale d'îles pour remonter un fleuve qui se révéla immense. Le Saint-Laurent, en effet, trouve sa source dans les grands lacs américains de la région du Michigan. Au sortir du lac Ontario, il prend la direction du nord-est, fait son lit entre les très anciennes montagnes des Laurentides au nord et des Appalaches au sud, avant de déboucher dans un golfe, sur la côte atlantique, qui prend des allures de mer intérieure.

Le Canada français se construisit autour du fleuve. Québec et Montréal furent bâties sur ses rives. Cette voie fluviale providentielle offrait un axe à cet immense pays fait de forêts et de lacs - un million dit-on- dont il est difficile de repérer les frontières naturelles, particulièrement au nord, vers l'actuel Nunavut, qu'on n'explore pratiquement qu'en avion. On voit alors la forêt laisser place à la toundra qui laisse elle-même la place aux glaces du grand Nord. « Mon pays, ce n'est pas un pays, c'est l'hiver », chante Gilles Vigneault. Plus que par des frontières mal repérables, l'espace s'identifie à l'omniprésence de la neige, de la glace et des froids extrêmes du long hiver.

On ne se rend pas toujours bien compte, depuis la France, de la majestueuse grandeur du Saint-Laurent dont le lit rectiligne de quelque 1200 kilomètres s'étire depuis les grands lacs jusqu'à la pointe de Gaspésie, sur la rive sud, où l'estuaire débouche dans le golfe. La largeur du fleuve, elle, varie. Elle se réduit considérablement à la hauteur de la ville de Québec, construite sur un verrou rocheux, pour s'élargir progressivement en aval. Quand on se rend de la ville de Québec à Rimouski pour visiter ensuite la Gaspésie, on perd peu à peu la vision de la côte nord du Saint-Laurent et, avec elle, l'idée que cette étendue d'eau, qui subit le phénomène des marées, est bien un fleuve. Bien entendu, ces vastes eaux

réjouissent la faune : phoques, rorquals communs, baleines bleues, baleines à bosse, belugas – ces petites baleines blanches qui vivent en troupeau – s’y ébattent avec délices. Les oies des neiges, par centaines de milliers, se posent sur ses rives au cours de leurs migrations entre la terre de Baffin au Nord du continent américain et les côtes sud des Etats-Unis.

D’un hiver passé à Québec, je garde le souvenir des fleurs grises découvertes au matin sur le fleuve, sortes de nénuphars géants. Ce sont les premières glaces. Quelques jours encore, quelques semaines, elles se renforcent et s’imposent, malgré le mouvement des marées qui la soulève et la brise. En janvier, quand on atteint les températures extrêmes, il vaut la peine de prendre le « traversier » qui mène à Lévis, sur la côte d’en face. Le bateau se fraie un chemin dans les glaces avant de vous débarquer dans un port aux allures sibériennes. Puis revient le printemps, souvent très court, ensuite l’été. Les battures, ces terres alluviales qui bordent le fleuve, reverdissent ; les oiseaux s’en donnent à cœur joie. On prend plaisir à longer les rives, où la belle campagne ne manque pas. Charlevoix, par exemple, et ses chalets en bordure du Saint-Laurent. Vous verrez de vos fenêtres passer les cargos, les minéraliers, reliant l’Amérique du Nord à Rotterdam ou à quelque autre port de la vieille Europe.

Je pense souvent aux premiers émigrants venus d’Europe s’installer dans ce pays du grand hiver. Qui pouvait accepter de tenter l’aventure et de vivre dans des conditions aussi redoutables ? Il fallait de solides raisons, et plus encore de solides désespoirs comme ceux que l’Europe offrait alors à ses populations, avec les famines à répétition, les misères de toutes sortes, les guerres. À quoi donc songeaient-ils, ces émigrés prenant possession de terres à défricher, de villages à construire, au prix d’une lutte incessante contre la nature ? Etait-ce le souvenir de ce qu’ils avaient enduré en Europe qui leur donnait le courage ? Quelle était la couleur de leur rêve ?

Le Saint-Laurent a conservé une partie de leur histoire dans une île située un peu en aval, dans l’archipel-aux-grues, aux portes de Québec. Ce haut lieu de l’émigration s’appelle Grosse-Ile. De 1832 à 1937, on y installa les bâtiments de quarantaine destinés à recevoir les passagers des bateaux qui déversaient leur lot d’émigrants affamés et malades. On visite aujourd’hui les installations, celles de l’hôpital, les hébergements pour les bien-portants et pour le personnel. On y voit aussi le cimetière des Irlandais, et le monument construit à leur mémoire, suite à la funeste année 1847.

L'Irlande connut à cette époque l'un des plus sombres épisodes de son histoire. Trois années de suite, de mauvaises récoltes de pommes de terre affamèrent les paysans déjà réduits à une sordide misère par les Lords propriétaires des terres. L'émigration massive commença, vers New York, vers Boston, vers Québec. Les registres fournissent des chiffres aussi froids qu'implacables. Les voici pour la seule émigration vers Québec, en 1847 : nombre d'émigrants embarqués : 98649 ; décès durant la traversée de l'Atlantique : - 5282 ; décès durant la quarantaine à Grosse-île : - 3389 ; naissances en mer ou en quarantaine : + 172. Total 90150.

Six émigrés sur sept, en cette année 47, venaient d'Irlande. Ils s'embarquaient à Limerick, Cork, Belfast, sur des bateaux contenant plusieurs centaines de passagers, voyageaient entassés dans l'entrepont. On a conservé les registres de tout cela, les noms des bateaux, - *Leanie Jonston, Mary, Superior...*, les noms des capitaines, le nombre de jours de mer, de passagers, les décès, les naissances. Le trois-mâts *Superior*, par exemple, arriva à Grosse-île le 13 juillet 1847 avec 366 passagers à bord. La traversée avait duré 51 jours, il y eut 18 morts durant la traversée et 150 malades.

La maladie qui faucha ces populations affamées, entassées dans des conditions d'hygiène rudimentaires, fut surtout le typhus. Les médecins le craignaient par-dessus tout. Ils montaient à bord des bateaux et s'en retournaient vite si l'on en croit le témoignage d'un passager à l'arrivée de son bateau à Grosse-île ; il décrit ainsi le comportement du médecin monté à bord : « Descendu dans la cale, il s'écria : « ah, il y a du typhus ici ». Puis il s'arrêta à côté de la première couchette sur laquelle se trouvait un patient, prit son pouls, examina sa langue et remonta l'échelle à toute vitesse (...). Un instant plus tard, il était dans son bateau. »

Les émigrants irlandais payèrent un lourd tribut. On estime à 10.000 environ le nombre de décès pendant l'été 1847 dans l'île de quarantaine et dans la ville de Québec.

Le monument aux Irlandais se dresse tout près du quai où l'on débarque pour la visite de l'île. Non loin, le cimetière, d'une beauté champêtre qui ferait presque oublier la tragédie. On se dit que les gens qui sont étendus là ne méritaient pas le sort qui les attendait, sans qu'ils aient pu voir la terre de leurs rêves.

Les Québécois qui visitent la France sont parfois surpris qu'on leur dise, en visitant une église : « c'est assez récent ; c'est du XIVe siècle ». L'Europe est une vieille terre qui accumule les témoignages de son histoire ancienne : vestiges romains, monuments du

Moyen Age, de la Renaissance. Mais le Québec a aussi son histoire, et le Saint-Laurent réserve autre chose que de somptueux paysages. Avec Grosse-Ile, il a réservé un pan de son passé qui ne saurait nous laisser indifférents.

Pierre-Marie Beaudé

Écrivain

(Texte paru dans la revue *Vermeil*).